

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

- Additional comments /
Commentaires supplémentaires: Pagination continue.

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression

- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire

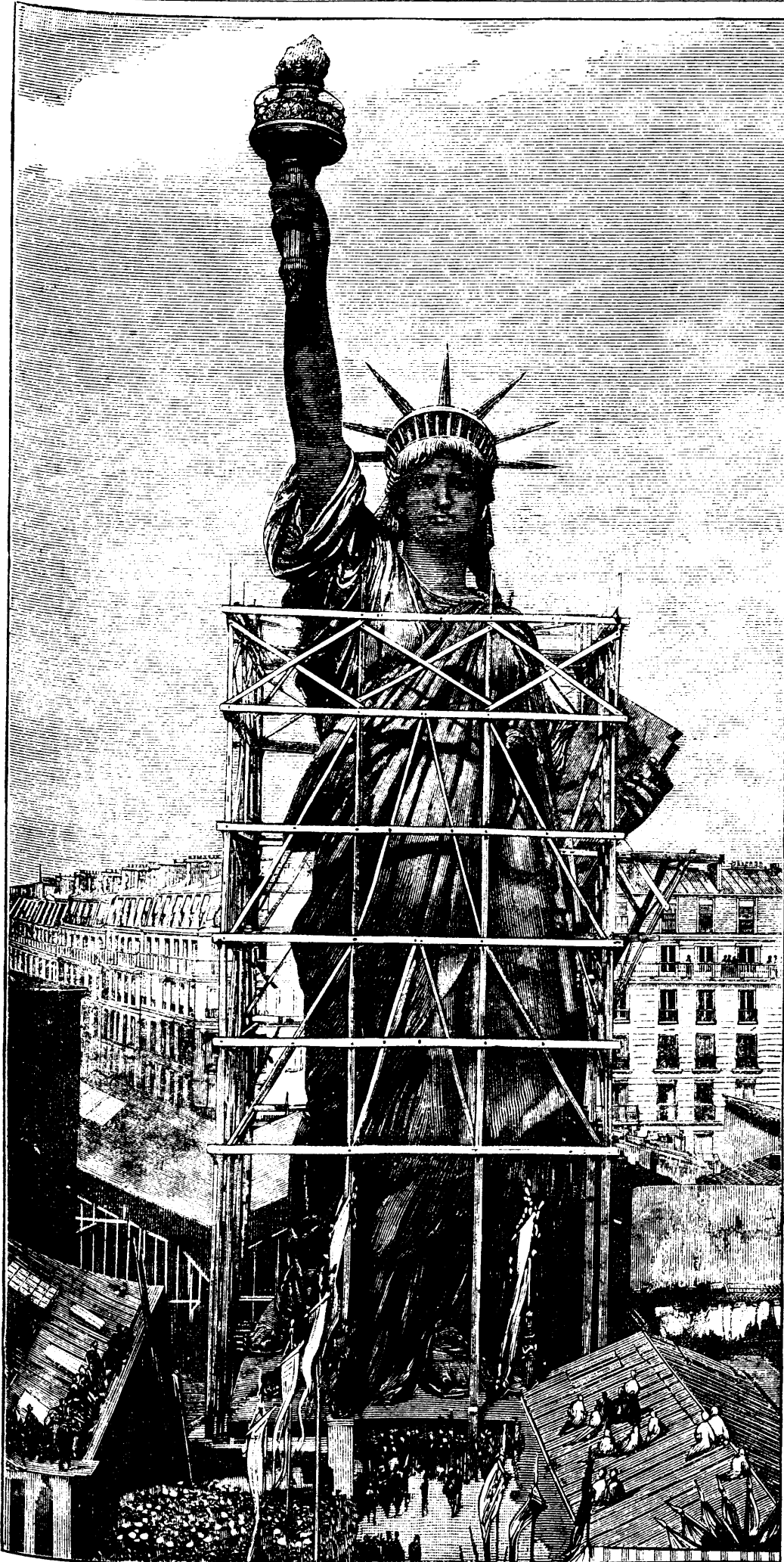
- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.

LE MONDE ILLUSTRÉ

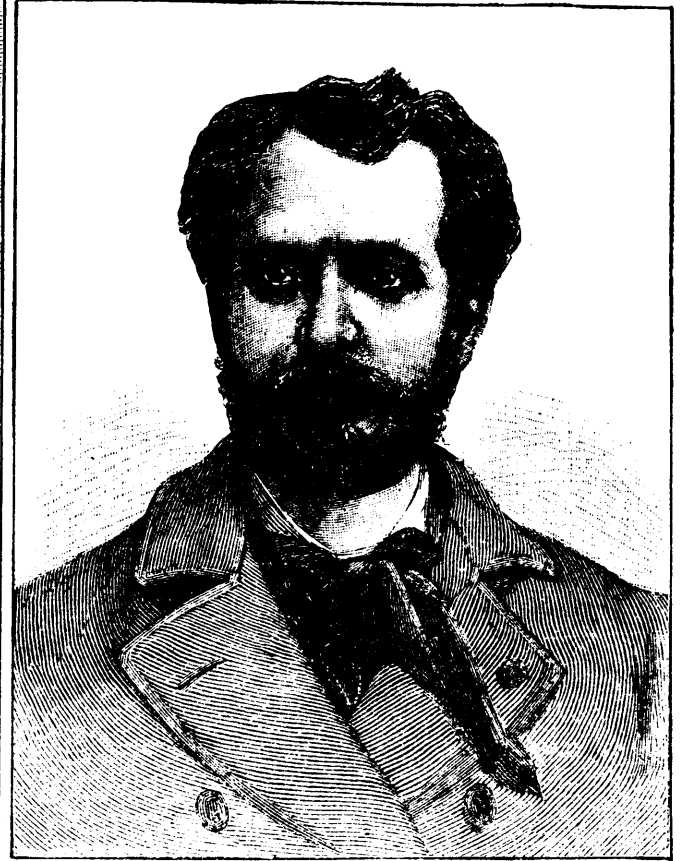
2^{ème} année, No. 61. — Samedi, 4 juillet 1885
Bureaux : 30, rue St-Gabriel, Montréal

LE No. 5 CENTS.

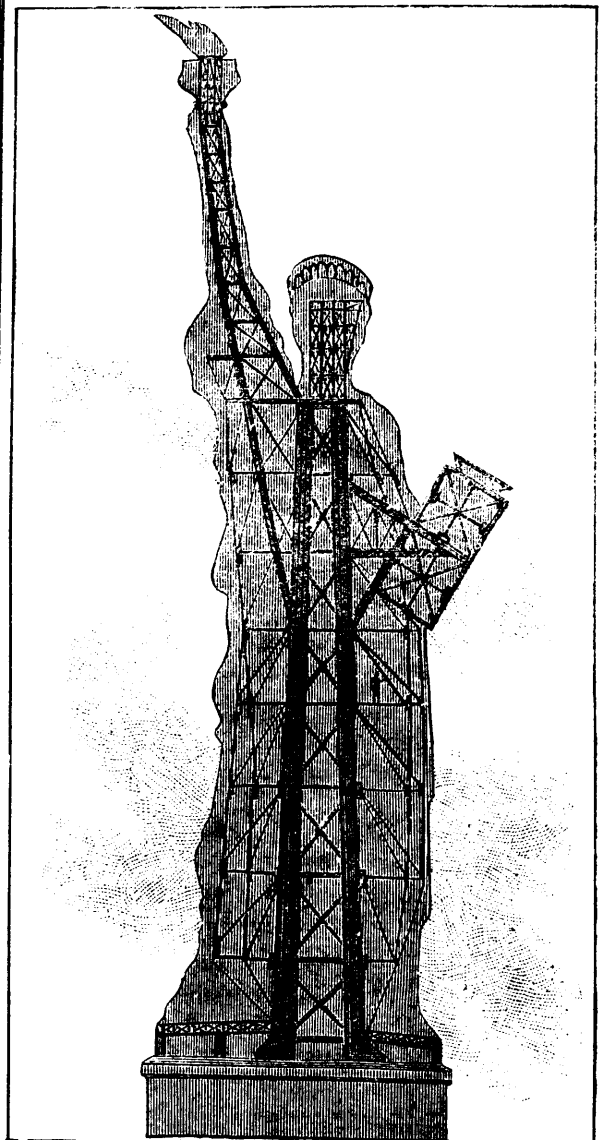
ABONNEMENTS :
Six mois : \$1.50.—Un an : \$3.00



NEW-YORK.—RÉCEPTION DE LA STATUE DE LA "LIBERTÉ."



M. AUGUSTE BARTHOLDI



VUE INTÉRIÈRE DE LA STATUE.

LE MONDE ILLUSTRÉ

Montréal, 4 juillet 1885

SOMMAIRE

TEXTE : Primes mensuelles.—Entre-nous, par Léon Iedieu. — Pourquoi ? par Ed. Ch. — Qu'est-ce que la vie ? par Bertram. — Notes et impressions. — La Porteuse de Pain (suite). — Un conseil par semaine. — Les sans-gêne, par Adrien. — Récréations de la famille : Enigme, anagramme-devinette, problème d'échecs. — Choses et autres. — Primes du *Monde Illustré*.

GRAVURES : New-York : Réception de la statue de la Liberté ; Vue intérieure de la statue ; Portrait de M. Auguste Bartholdi. — Juillet. — Gravure du feuilleton.

PRIMES MENSUELLES

QUATORZIÈME TIRAGE

Le quatorzième tirage des primes mensuelles du MONDE ILLUSTRÉ (numéros du mois de juin), aura lieu lundi, le 6 juillet, à huit heures du soir, dans la salle de conférence de *La Patrie*, 35, rue Saint-Gabriel. Le public est invité à y assister.

ENTRE-NOUS

AFIN, on commence à respirer !
On m'avait souvent dit que rien n'était plus fatiguant que de s'amuser, et je viens de me convaincre de la profondeur et de l'exactitude de cette réflexion, pendant les fêtes de la Saint-Jean-Baptiste ; mais je dois dire de suite que c'est une de ces fatigues qu'on ne regrette pas et qu'on désire éprouver tous les ans.

Les fêtes de Saint-Jean ont été très réussies, mais—comme il y a toujours un mais—j'ai le triste honneur de ne m'être pas trompé, en disant qu'il y avait division, et je constate avec peine que ma dernière espérance d'une réconciliation entre les différents partis de l'Association Saint-Jean-Baptiste s'est presque évanouie.

Montréal n'a pas brillé à Saint-Jean. La plus grande ville du pays était maigrement représentée, et on a vu avec peine l'abstention des membres les plus marquants de la société.

Pourquoi l'absence de MM. L.-O. David, Lorange, Lareau, Benoit, et tant d'autres ?

.

Parmi les discours prononcés à St-Jean, j'en ai remarqué trois, ceux de M. Gagnon, curé de Champlain (États-Unis), de l'hon. M. Mercier et de l'hon. M. Marchand.

M. le curé Gagnon surtout a été pratique, patriote et sérieux.

Il a demandé aux amis rassemblés pour fêter le jour national, de se souvenir un peu des Canadiens-Français disséminés dans les États-Unis, et de faire en sorte d'envoyer là-bas de bons instituteurs, afin de conserver la langue du pays. Les prêtres manquent aussi, et il est vraiment triste de voir que pour une population de quatre-vingt mille Canadiens, que l'on compte rien que dans l'État de New-York, il n'y a que soixante-et-onze prêtres.

Il y a là toute une réforme à opérer.
L'hon. M. Mercier a fait un excellent discours, plein de feu et de patriotisme.

L'hon. M. Marchand, le président de la société Saint-Jean-Baptiste de Saint-Jean, a été très applaudi.

.

J'ai admiré les nobles sentiments exprimés par M. l'abbé Labelle, vicaire, à Saint-Henri, dans le magnifique sermon qu'il a prononcé à St-Eustache, car l'appel à l'union qu'il a fait dans sa péroraison est vrai et bien senti.

Je ne puis résister au désir de vous faire relire encore une fois les lignes suivantes, qui nous parlent d'une manière si éloquente de Patrie, d'Honneur et d'Union.

Aimons la Patrie, ce cher Canada, dont le nom seul fait frémir tendrement la fibre la plus sensible de nos âmes.

Aimons ce sol qu'ont arrosé les sueurs de nos pères et qui a bu le sang des héros et des martyrs.

Aimons enfin, aimons toujours l'Honneur ce sentiment qui porte l'homme à faire des actions nobles et élevées, ce désir le plus précieux de l'homme ce trésor dont les peuples comme les individus doivent être également jaloux, et que toujours notre honneur national soit aussi pur que lorsque la main du premier pionnier canadien l'inscrivit si fièrement sur notre drapeau.

O Canada ! ô ma patrie ! après un passé comme le tien, un peuple peut marcher avec assurance vers l'avenir. Tes fils sont fiers de toi, ils se glorifient de leurs ancêtres et on dira comme eux : Aime Dieu, et va ton chemin. Ne perds jamais de vue cette humble croix de bois élevée par Jacques Cartier sur tes bords du grand fleuve il y a trois siècles, c'est ce fort lumineux qui t'a guidé sûrement à travers les temps ; qu'elle te guide encore mieux et te conduise à travers les orages de l'avenir à l'accomplissement de tes hautes destinées.

C'est par la force de l'union qu'ils ont soutenu des luttes héroïques qui ont jeté sur notre origine une auréole de gloire si brillante et si pure ; c'est par l'union qu'ils ont traversé, sans sombrer, des tempêtes qui ont accompagné toutes les tentatives d'un gouvernement jaloux, pour le détacher de leur clergé si dévoué aux véritables intérêts du peuple. C'est par l'union qu'ils ont résisté aux efforts d'une oligarchie despotique qui les a tyrannisés pendant tant d'années.

On sent qu'il y a un cœur de patriote sous la soutane de cet excellent prêtre.

.

Oui, il faut de l'union, il faut serrer les rangs et travailler tous, sans murmures et sans divisions, à l'œuvre commune.

Voyez déjà à quoi nous ont conduit les malheureuses dissensions qui existent. On ne parle plus de monument national, on ne dit plus un mot de l'établissement de ce centre qui affirmerait d'une manière sérieuse notre force et notre puissance. Les souscriptions sont arrêtées. On dort quand on devrait travailler. Au lieu d'avancer, on recule.

.

Une remarque à propos des chars allégoriques qui ont figuré dans toutes les processions.

Quand donc renoncera-t-on à la déplorable coutume de mettre sur ces chars le nom du commerçant ou de l'industriel qui l'a orné.

Cela n'a rien de national. C'est tout simplement une réclame dont la place n'est pas dans une démonstration nationale.

Il faudrait s'habituer un peu à laisser de côté, pour un jour, les affaires commerciales, pour ne s'occuper que de l'idée qui nous réunit le 24 juin.

Que les industries du pays soient représentées, parfait ; mais de grâce, qu'on nous épargne la vue de ces affiches ou de ces bandes de toile portant les noms du fabricant, de la rue où il a son établissement et le numéro.

A Montréal, ces réclames sont complètement interdites depuis deux ans, et l'exemple donné par la métropole devrait bien être suivi partout.

C'est une question de dignité.

.

J'ai éprouvé la semaine dernière une des impressions les plus vives de ma vie.

Je passais rue Notre-Dame, à Montréal, quand arrivé en face de l'hôtel-de-ville, j'aperçus deux soldats montant l'escalier du perron.

Pantalon rouge ! tunique ! képi !!

Mais, parbleu, c'est l'uniforme français !...

Je m'approche de plus près, je ne veux pas en croire mes yeux, croyant à un rêve...

Le premier de ces deux soldats est un homme de cinquante à cinquante-cinq ans, moustache et barbiche gris blanc ; il porte l'uniforme de l'infanterie, les épaulettes d'or à graines d'épinards, le sabre d'ordonnance, mais ! c'est un colonel français.

Un jeune officier l'accompagne, beau garçon de vingt ans, il porte le même uniforme, sauf les attributs du grade, il a les aiguillettes d'or, les fausses épaulettes, un galon de sous-lieutenant au képi, la bande noire au pantalon rouge, c'est un officier d'état major, c'est encore un français !

.

Voir l'uniforme des soldats de Magenta, Solferino, Bapaume, Coulmiers, Patay, Hanoi, Fouchéou, en plein Montréal, c'était à n'y pas croire. Me souvenant que j'étais journaliste et que je

pouvais me permettre toutes les indiscretions, je suis les deux officiers et les rejoins dans la chambre du maire, qui n'était pas encore arrivé, et vais droit au plus âgé.

—Pardon, mon colonel, j'ai reconnu l'uniforme de France, permettez-moi de vous serrer la main.

Le colonel me tendit sa bonne main large et énergique et me dit avec un sourire un peu triste :

—C'est le mot *Patrie* qui nous réunit, monsieur, c'est la vue de l'uniforme qui vous a remué le cœur, vous avez obéi à un noble sentiment et je vous remercie ; si je porte le bel uniforme de notre beau pays, je n'appartiens cependant à aucun régime de France. Regardez les boutons.

Je fixai les boutons de la tunique et je vis ces deux lettres entrelacées : G. R.

Le colonel lut le point d'interrogation écrit dans mon regard.

—Je suis commandant du régiment des Grenadiers Rochambeau, de New York, corps que j'ai formé il y a quelques années, et j'ai obtenu du gouvernement américain la permission de prendre l'uniforme français, afin d'être le souvenir toujours vivant de la France en Amérique.

“ Il y a quelques jours, à l'arrivée à New York de la statue de Bartholdi, les Grenadiers Rochambeau ont formé la garde d'honneur, nous avons reçu l'amiral Lacombe et les officiers de l'*Isère* et lors de l'installation du président de la République américaine, à Washington, nous avons eu seuls l'honneur et le privilège d'assister à cette fête avec le drapeau français, le drapeau tricolore déployé. Vous voyez que mon régiment n'est pas inutile sur la terre américaine et que son uniforme et son drapeau sont respectés.”

Je m'inclina ; et pressai de nouveau cette main loyale de bon français.

.

Le colonel Chalvin, commandant des grenadiers Rochambeau, est venu en Amérique il y a vingt-cinq ans environ, s'y est marié et est aujourd'hui à la tête d'une grande maison de commerce de New-York.

L'éloignement, le soin des affaires et son établissement définitif en pays étranger, n'ont jamais pu lui faire oublier la France, et c'est en souvenir de notre mère-patrie qu'il a créé le régiment des Grenadiers Rochambeau.

L'officier d'ordonnance qui l'accompagnait est le lieutenant Chalvin, son fils, qui, bien que né Américain, est bien le meilleur cœur français que je connaisse.

Car je dois vous dire que l'on compte plus de cinquante de nos amis dans ce régiment et que le porte-drapeau est même un Canadien, un magnifique lieutenant dont je regrette de ne pouvoir vous dire le nom.

Vivent les grenadiers Rochambeau !

Ces deux compatriotes ont eu à Montréal une réception des plus chaleureuses, et ils ne pouvaient taire l'admiration qu'ils ressentaient en voyant combien on est resté français à Montréal.

—Mais nous sommes en France ici, disaient-ils, en pleine France, et je reconnais une fois de plus combien j'ai eu raison d'admettre les Canadiens dans les Grenadiers.

.

La statue de Bartholdi, la “ Liberté éclairant le monde,” est enfin arrivée dans la baie de New-York. L'illustre sculpteur travaillait à son œuvre colossal depuis bientôt dix ans. Nos bons voisins lui ont fait une splendide réception. On sait que la France en a fait cadeau aux États-Unis le 4 juillet de l'an dernier. Nous donnons aujourd'hui, dans nos colonnes, la gravure de la statue telle que placée sur son piédestal, ainsi que le portrait de Bartholdi qui s'est déjà immortalisé par son lion de Belfort. Il est certain que ce monument est le plus grand qui ait encore été fait, sans en excepter le colosse de Rhodes et la colonne Vendôme. Il est en cuivre. La “ Liberté ” tient dans ses mains une torche éclairée par la lumière électrique. Nos voisins s'étaient réservé une part dans cette œuvre immense, ils devaient construire le piédestal. C'était beau, c'était généreux, c'était digne du grand peuple. Seulement, le piédestal n'a pas été fait. Que voulez-vous, on est *business men*, ou on ne l'est pas !!!

Donc, la campagne du Nord-Ouest peut être considérée comme terminée, et nos volontaires reviennent ; on les attend vers la mi-juillet.

Il y a bien encore la bande de Gros-Ours qui court dans les prairies et les bois, mais puisque décidément il ne veut pas se laisser prendre, on a jugé que ce qu'on avait de mieux à faire était de le laisser tranquille.

Les Anglais ne sont pas si entêtés qu'on veut bien le dire.

Ils sont allés au Soudan pour étouffer la rébellion des Arabes et prendre le Mahdi. Ils n'ont rien étouffé du tout, et s'apercevant au bout de dix mois que le Mahdi refusait complètement de se laisser prendre, ils ont renoncé à leur entreprise et s'en sont revenus tranquillement chez eux.

Il en est de même de Gros-Ours, qui va probablement couler des jours heureux au sein de sa tribu et s'endormir plus tard du dernier sommeil, entouré de sa femme (ou de ses femmes) et de ses enfants, tout comme un bon bourgeois.

.

La campagne que le général Middleton a fait faire à nos volontaires aura un excellent résultat. Elle a prouvé que nos hommes sont soldats et ne boudent pas au feu.

J'entendais, l'autre jour, un grincheux dire que toute cette affaire n'avait été, en fin de compte, qu'une promenade militaire et que le nombre des tués et blessés n'atteignait en somme, que celui que l'on constate dans un engagement d'avant-garde dans les guerres européennes.

Cette réflexion m'a semblé au moins déplacée, car enfin, que signifie-t-elle ? Absolument rien.

Nos troupes ont supporté des fatigues sérieuses et ont entendu les balles siffler à leurs oreilles. Plusieurs de nos amis sont même tombés sur le champ de bataille.

N'est-ce pas là la guerre ? ou s'agit-il d'une question de plus ou de moins pour les tués et blessés ?

Non, et nous avons le droit, le droit vrai et absolu, d'être fiers de nos volontaires, et surtout du 65^{me} bataillon.

Le général Strange, un vieux dur à cuire, qui ne prodigue pas ses éloges, a fait le rapport le plus élogieux de la conduite des Canadiens-Français.

Aussi, on leur prépare une magnifique réception, et j'approuve beaucoup l'idée du Maire de Montréal qui a demandé que nos hommes reviennent ici *nature*, avec leurs tuniques et leurs pantalons déchirés, leurs barbes incultes, etc.

LÉON LEDIEU.

POURQUOI ?

— Est-il honnête homme ?

— Le plus honnête homme du monde.

— Aime-t-il bien sa famille ?

— Il l'aime tendrement, et il en est tendrement aimé.

— Est-il charitable ?

— Nous n'avons tout autour de nous personne qui soit aussi bienfaisant que lui.

— Aime-t-il sa patrie ?

— Il a été blessé deux fois en combattant pendant la dernière guerre.

— D'où vient donc que vous parlez de lui avec tant de dureté ?

— Il n'a pas la même opinion que nous.

— En quoi ?

— En toutes choses...

— Excepté, je vois, en bonté, en amour de la famille, de la patrie, en charité ; soyez donc juste et bienveillant, s'il vous est possible.

Et je me rappelai ces admirables lignes de Pascal :

— Pourquoi me tuez-vous ?

— Eh quoi ! ne demeurez-vous pas de l'autre côté de l'eau ? Mon ami, si vous demeuriez de ce côté, je serais un assassin, cela serait injuste de vous tuer de la sorte ; mais puisque vous demeurez de l'autre côté, je suis un brave, et cela est juste.

ED. CH.

Les vieilles amitiés sont les dernières fleurs de la vie ; heureux qui les cueille.

QU'EST-CE QUE LA VIE ?



ALLONS, messieurs, que chacun de vous réponde à ma demande, mais par une définition claire, saisissante et saisissable ? Qu'est-ce que la vie ?

Ces paroles étaient jetées à pleine voix par une jeune fille de dix-huit ans peu-être, à quatre jeunes gens rangés devant elle en arc de cercle. La voix était haute, mais railleuse, mais mutine, et comportait une sorte de défi.

— Ne répondez pas tous à la fois ! fit notre questionneuse devant l'hésitation des jeunes gens qui, peut-être, cherchaient une définition tonique. Pourtant, si je vous en croyais, la vie n'a plus de secret pour vous, et sur plus d'un point vous seriez capables d'en remonter à vos papas. Allons, devriez-vous prendre un par un, comme on fait à l'école ? Je veux bien.

Du doigt elle montra son voisin de droite, un grand garçon, aux traits heurtés et énergiques, au regard clair et droit, au torse vigoureux et massif :

— Monsieur Marc, à vous de parler le premier. Qu'est-ce que la vie ?

— La vie, mademoiselle, c'est un pugilat, fit-il en laissant retomber brusquement le poing qu'il avait levé à la hauteur de sa tête.

— Oh ! oh ! assommer n'est pas répondre, repliqua en riant M^{lle} Jeannes d'Orgnies. Du reste, je comprends qu'avec des biceps comme les vôtres on soit prêt à cogner. Vous me faites trembler.

— Je parlais au figuré, répondit Marc doucement, je voulais dire que, les obstacles et les difficultés, il faut les saisir d'une main solide et hardie et les jeter bas. Un homme doit s'élever à la force de ses seuls poignets et ne recourir qu'à lui-même. S'il échoue, il tombe comme un titan. S'il réussit, il a la satisfaction de se dire qu'il est le seul artisan de sa grandeur. Tenez, nous sommes quatre ici, liés par une amitié indissoluble, je pense ; l'un de nous, Henri, que voilà, nous proposait, pas plus tard qu'hier, de nous unir, de nous aider, de nous faire mutuellement la courte échelle. J'ai refusé, non pas que les devoirs de la solidarité m'arrêtent, me fassent peur, mais je me suis aperçu que dans ces associations il y a complicité plutôt que solidarité. Que l'un des membres fasse bien ou mal, peu importe ; on l'encense, on le porte en triomphe, on le proclame illustre, célèbre, on en fait un demi-Dieu. On n'a pas trop de temps pour se casser les encensoirs sur le nez. Non, je vous le dis, un homme n'est fort, vraiment fort, que s'il est seul, s'il se sent seul. Cette habitude que nous avons de faire état du prochain, de tirer à vue sur celui-ci ou sur celui-là, nous enlève les trois quarts de nos moyens et toute notre initiative. Moi je ne veux rien attendre que de moi seul.

— Vous êtes peut-être un orgueilleux ! fit Jeanne d'Orgnies dont les yeux malicieux s'étaient néanmoins éclairés d'une flamme en entendant le langage viril de Marc.

— Et quand même ! répliqua celui-ci.

La jeune fille se tourna vers Edouard et lui dit :

— C'est à vous de riposter. Comment entendez-vous la vie ?

— Pour moi, répondit celui-ci avec une certaine élégance et un certain détachement, pour moi, la vie est une société en commandite. J'adopte notre devise nationale : l'Union fait la force. Je ne suis pas le disciple de Darwin, et je ne crois pas que le combat pour la vie soit si nécessaire. A quoi bon nous dévorer les uns les autres ? Dieu nous commande tout le contraire. Nous voyez-vous avec nos nerfs toujours tendus, avec nos yeux toujours aux aguets pour surprendre l'ennemi, et toujours armés jusqu'aux dents pour l'attaquer ou pour la défense. Jamais de repos. Mais c'est revenir aux âges primitifs, à l'âge sauvage, naturel. Et encore l'on affirme que les loups ne se mangent pas entre eux. Une bonne société en commandite où...

—Où l'on touche des jetons de présence, n'est-ce pas ? demanda M^{lle} Jeanne d'Orgnies avec une nuance de dédain.

— Hé ! les jetons de présence ont du bon. Le but de la vie est d'être heureux, et je crois que l'on est plus heureux au coin du feu, dans un moelleux fauteuil, qu'au coin d'un bois, l'espigole au poing.

La jeune fille n'en voulut pas entendre davantage. Elle interpella le troisième :

— Et vous, monsieur Albert, que pensez-vous de la vie ?

— Je la compare à un duel où les coups droits seraient interdits, où l'on ne froisserait jamais le fer, où tout serait un, deux, dégagés et feintes, où la souplesse des membres et la finesse du regard seraient les qualités dominantes.

— Vous vous destinez à la diplomatie, je crois ?

— Oui, mademoiselle, et j'espère y remporter quelques succès. Mon sentiment est du reste absolument conforme à celui de mon ami Marc : l'homme ne doit compter que sur lui-même. Si l'appui des autres lui vient par surcroît, tant mieux !

— Et vous, monsieur Elysée, que nous direz-vous ?

Elle s'adressait à présent à un jeune homme blond, pâle, aux yeux de pervenche, plus qu'à demi étendu sur la pelouse.

— Moi, je crois que la vie est un rêve. Le rêve seul est bon, et seul il est vrai. Laissez-moi dormir.

Il eut un sourire vague et leva ses regards vers le firmament, pour y chercher quelque vision.

Après cette réponse, M^{lle} Jeanne d'Orgnies, qui s'était laissé aller à réfléchir quelques secondes, reprit de sa voix chantante, toujours un peu moqueuse :

— Ainsi, vous êtes quatre ici, et vous avez quatre manières de comprendre la vie. Pour l'un, c'est un pugilat ; pour le second, une société en commandite ; pour le troisième, un duel sournois ; pour le dernier, un rêve. Lequel de vous a raison ? Peut-être tous les quatre. La vie est surtout une affaire de tempérament et d'éducation. En Angleterre, la théorie de M. Marc triomphe ; celle de M. Edouard en Italie ; celle de M. Albert en France, et celle de M. Elysée partout.

— Et vous, demanda M. Edouard, qu'êtes-vous ? Anglaise, Française ou Cosmopolite ? Je n'ose me flatter que vous êtes Italienne.

Elle hésita un moment entre Marc l'Anglais et Edouard l'Italien ; tantôt ses regards allaient vers l'un, et tantôt ils se dirigeaient vers l'autre. Son cœur balançait entre la force et l'habileté. Mais bientôt un sourire de sphinx s'épanouit sur ses lèvres.

— Votre question est indiscrète, M. Edouard. Une femme ne peut rien savoir de la vie ; cela lui est interdit ; elle doit se laisser conduire. Je ne répondrai donc pas. Ce sera mon mari qui s'en chargera.

— Mais vous choisirez votre mari.

— Assurément.

— Ce sera donc une manière d'indiquer votre opinion.

— Sur quoi vous baserez-vous ?

— Sur cet axiome : les extrêmes se touchent et les contraires se cherchent. C'est votre tempérament que vous trahirez. Aussi, ai-je hâte d'apprendre qui vous épouserez.

— Et si je reste fille !

— Vous, rester fille ? Vous ne voudriez pas nous avoir fait trahir inutilement notre secret.

Elle s'était levée, un peu émue, toujours hésitante. Puis elle finit par dire à Marc l'Anglais :

— Voulez-vous prendre mon pliant.

La préférence était indiquée. Elle choisissait la force, la hardiesse, l'impulsion. Il est vrai que d'habitude la femme possède la finesse et l'habileté.

BERTRAM.

NOTES ET IMPRESSIONS

Celui qui demande sans rougir ne trouve rien de mortifiant dans le refus.

On embarrasse souvent les gens de peu de foi en ayant l'air d'avoir confiance en eux.

On perfectionne toujours son âme en s'instruisant, ne fût-ce que parce qu'on l'éloigne de tout ce qui est bas et petit.

Dans les premières ardeurs de la jeunesse, l'amour est si exclusif que le monde entier disparaît lorsque la femme aimée n'est plus là pour jeter sur tout, par sa seule présence, la lumière et la vie.

Si vous avez un peu de générosité dans l'âme, exercez-la au profit des absents ; tant de lâches les calomnient ou les attaquent, qu'on aime à savoir qu'il y a là de temps en temps un homme résolu pour s'indigner et pour répondre.



JUILLET

LA
PORTEUSE DE PAIN

—o—
PREMIÈRE PARTIE.—(Suite.)
—o—

LX

Le prêtre sortit de la sacristie, puis de l'église, quittant Jeanne éperdue. La pauvre femme se laissa tomber à deux genoux sur les dalles, en face du chœur.

—Mon Dieu ! mon Dieu ! balbutia-t-elle en joignant les mains et en les élevant vers la voûte ; j'ai beau chercher, je ne saurai rien ! Tout semble me repousser ! Que faire donc ? Dieu tout-puissant, Dieu de bonté, Dieu de justice, soutenez-moi, je vous en supplie, conseillez-moi, guidez-moi. Les ténèbres m'enveloppent. Montrez-moi le chemin à suivre.

—Un homme a emmené à Paris un enfant qu'on disait le neveu de l'abbé Laugier. Cet enfant doit être le mien. La sœur du curé de Chevry m'avait promis de veiller sur lui, de lui servir de mère. Elle aura tenu sa promesse. Mais, à Paris, où le retrouver ?

Jeanne serra dans ses mains son front brûlant, et pendant quelques secondes sanglota.

—Eh bien ! reprit-elle tout à coup en relevant la tête, je ne me reconnais point vaincue ! Du fond des ténèbres où la fatalité veut que je me plonge, je chercherai sans trêve et sans relâche, et Dieu aura pitié de moi. Il me permettra d'arriver au but. Mon fils doit être à Paris. C'est à Paris que je viendrai me mettre sur sa piste, quand j'aurai tâché de savoir ce que ma fille est devenue !

Jeanne se mit alors à prier mentalement, et la prière lui rendit force et courage. Elle sortit de l'église. L'évadée de Clermont reprit à pied, au milieu de la neige, le chemin de la gare de Brie-Comte-Robert.

A neuf heures du soir, elle était de retour à Paris. Elle ne quitta point le quartier de la Bastille, voulant dès le lendemain prendre le train qui la conduirait à Joigny, où nous savons que sa fille Lucie avait été mise en nourrice. Elle fit un léger repas et alla coucher dans un petit hôtel des environs, se donnant pour une femme de la campagne. On se contenta de lui faire payer sa chambre d'avance, sans exiger d'elle moindre papier. On ne lui demanda même pas son nom.

Le lendemain, à la première heure, elle se rendait à la gare de Lyon où elle montait dans un train partant pour la Bourgogne. En arrivant à Joigny, elle alla droit à la maison de la veuve Frémy, la nourrice à laquelle, vingt-deux années auparavant, elle avait confié sa fille. Elle savait fort bien qu'elle ne trouverait point cette femme, mais elle espérait recueillir dans la petite ville quelques indications utiles. On comprendra sans peine le découragement immense qui s'empara de son âme quand elle vit que la chaumière de la nourrice n'existait plus. Sur son emplacement et sur les terrains avoisinants s'élevait une vaste maison de produits. Jeanne franchit néanmoins le seuil de cette maison, s'adressa à une femme faisant l'office de concierge et lui dit :

—Un renseignement, madame, s'il vous plaît ?
—Lequel ?
—Combien y a-t-il de temps que ce bâtiment est construit ?
—Six ans.
—Etes-vous de Joigny même ?
—Je n'en suis pas, mais j'habite depuis plus de douze ans.
—Dans ce quartier ?
—Oui.
—N'auriez-vous pas connu une certaine veuve Frémy qui prenait des enfants en nourrice ?
—La veuve Frémy... je me souviens d'elle. C'est sur sa bicoque qu'on a bâti la maison où nous sommes. Voilà belle lurette qu'elle est trépassée. Ça date du moment de la guerre.
—N'avait-elle pas un fils ?
—Si, un grand chenapan de garçon. C'est lui qui a vendu l'héritage.
—Habite-t-il toujours Joigny ?
—Oui... au cimetière.
—Il est mort ? s'écria Jeanne.

qua la concierge. Quand j'ai connu la veuve Frémy, elle ne prenait plus de nourrissons depuis longtemps déjà, et je n'ai jamais vu près d'elle que son sacrifiant de garçon.

—Vous ne lui avez point entendu raconter qu'on lui avait laissé un enfant ?

—Non, mais si les parents, en effet, ne sont point venus réclamer leur moutard, vous pouvez savoir ce qu'il est devenu.

—Comment ? s'écria Jeanne avec élan.

—La mère Frémy, n'étant plus payée et voulant se débarrasser de l'enfant, aura dû avertir l'autorité qui se sera chargée de le mettre quelque part. Adressez-vous à la mairie ou à la sous-préfecture. On pourra vous renseigner.

—La mairie ! la sous-préfecture ! l'autorité ! pensa la malheureuse mère avec désespoir. Ici comme à Chevry, je ne puis rien faire sans qu'on sache qui je suis, sans qu'on me demande à quel titre je réclame l'enfant disparu !

La concierge regardait Jeanne curieusement.

—On croirait que vous ne m'avez pas compris.

—Pardonnez-moi, madame, je vous ai bien comprise et je vais suivre votre conseil. Merci de votre complaisance et pardonnez-moi le dérangement que je vous ai causé.

—Vous ne m'en avez point causé du tout. La mairie est dans la ville haute, près de la sous-préfecture. Il faut que vous traversiez le pont.

Jeanne sortit. On pensa bien qu'elle ne songeait à se rendre ni à la mairie, ni à la sous-préfecture, mais elle voulait interroger les voisins, supposant que quelqu'un pourrait savoir quelque chose. Elle alla donc de porte en porte, questionnant. Partout les réponses furent identiques. On ne se souvenait pas. On ignorait de quoi elle voulait parler. Découragée, désespérée, elle se dit que tout était fini pour elle. Ne sachant pas même où chercher sa fille, comment la retrouver jamais ? Georges était à Paris, lui ; du moins elle avait tout lieu de le croire, elle allait donc fouiller la grande ville, et, si Dieu daignait lui venir en aide, le succès couronnerait ses efforts. Elle prit un train passant de nuit à Joigny, et le lendemain, avant le jour, elle arrivait à Paris, anéantie, brisée, mais prête à commencer son œuvre sans se laisser arrêter par les obstacles innombrables. Pendant la route, après avoir mûrement réfléchi, elle s'était tracé une ligne de conduite.

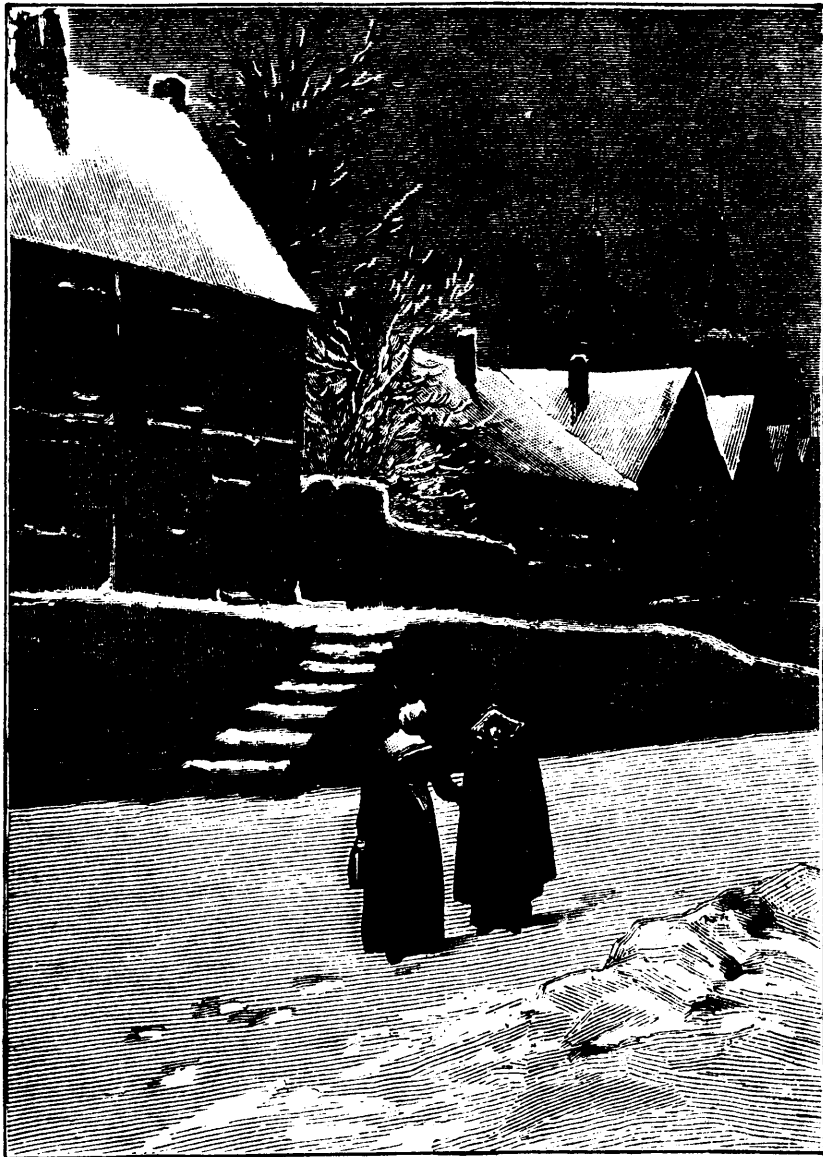
—Une fois à Paris, s'était-elle dit, que ferai-je ? Je ne puis me fixer dans une maison meublée, où on me demanderait des papiers. Enfin,

Dieu m'inspirera. Le principal est d'avoir un chez moi, afin que la police ne me reprenne pas.

Il faisait nuit encore. La fugitive ne pouvait, à cette heure trop matinale, se mettre en quête d'un logement. Elle entra rue St-Antoine, dans une crémèrie dont on venait d'ôter les volets, et se fit servir à manger. Quand elle eut achevé son maigre repas, la neige fondait dans les rues et Paris reprenait sa physionomie vivante. Jeanne sortit de la crémèrie, et sans perdre un instant commença ses démarches.

LXI

Le quartier de la Bastille ne paraissant pas à la fugitive devoir lui fournir un logement à très bas prix, elle remonta vers le Marais, ne trouva rien à sa convenance, descendit du côté des quais, traversa le Pont-Neuf, s'engagea dans la rue Dau-



—La gare du chemin de fer, madame, s'il vous plaît ?— (Voir page 61 col. 3)

—Ah ! dame, oui... et personne ne s'est avisé de le regretter. Il avait croqué lestement les quelques milliers de francs de la mesure et du terrain, et sans sou ni maille, repoussé de partout comme un ivrogne qu'il était, n'ayant plus que des dettes, il s'est noyé dans l'Yonne.

Voyant la consternation peinte sur le visage de Jeanne, la concierge ajouta :

—Est-ce que vous êtes de sa famille ?

—Non, madame, mais j'aurais voulu savoir de lui ce qu'était devenue une petite fille confiée à sa mère, et que les parents n'ont pas pu lui reprendre, ayant été obligés de quitter la France.

—Ah ! il y en a pas mal des parents comme ça, qui laissent leur enfant en nourrice. Y a-t-il longtemps de cela ?

—Vingt-et-un ans.

—Je n'habitais pas Joigny à cette époque, répli-

phine, consistant partout des écriteaux de location, tourna dans la rue Mazarine, et allant au hasard gagna la rue de Seine. Là un nouvel écriteau frappa ses regards. Il portait cette inscription : "Petite chambre et cabinet à louer présentement." En regardant la maison plus que simple, Jeanne se dit :

— Cela ne doit pas être cher.

Elle passa sous une voûte, pénétra dans une cour sombre, s'approcha de la loge où la concierge surveillait la confection d'une soupe aux choux, et demanda :

— Vous avez une chambre à louer, madame ?

— Oui, madame, une chambre et un cabinet, au sixième étage.

— Combien ?

— Cent quarante francs.

— Peut-on voir ?

— Très bien. Le local est libre. Je vais vous conduire.

Et, prenant une clef, la concierge accompagna Jeanne aux mansardes.

— Ça me convient, dit la fugitive après avoir visité. J'arrive de la campagne pour rester à Paris, et il est inutile que j'aie dépensé de l'argent à l'auberge. Je voudrais entrer aujourd'hui. J'aurai vite fait de meubler cette chambre.

— A votre aise, madame. Je vous préviens seulement que c'est l'habitude de payer un terme d'avance.

— Je vais le payer tout de suite.

— Eh ! bien, c'est ça. J'ai l'autorisation du propriétaire de signer pour lui. Je vous remettrai votre quittance.

Les deux femmes redescendirent. Jeanne versa trente-cinq francs et reçut une quittance au nom de Lise Perrin, donné par elle. A cette somme elle ajouta, comme denier à Dieu, une pièce de cinq francs, ce qui lui concilia séance tenante la bienveillance de la concierge.

— Dépêchez-vous donc d'acheter ce qu'il vous faut, lui dit cette dernière, je vous aiderai à emménager.

— Où trouverai-je un marchand de meubles d'occasion ?

— Tout près d'ici, rue Jacob, la quatrième maison à gauche. Vous direz que vous venez de la part de la concierge du numéro 27, on vous arrangera bien.

La fugitive se rendit à l'adresse indiquée, et moyennant une somme modeste elle fit l'acquisition des objets absolument indispensables pour s'installer. En retournant à sa future demeure, Jeanne acheta un peu de linge et des vêtements à bon marché, puis elle revint attendre le marchand de meubles. Il fut exact.

Brisée de fatigue par les émotions subies, et aussi par les voyages successifs qu'elle venait d'accomplir, Jeanne avait hâte de goûter quelques heures de repos complet. Elle descendit afin de prendre quelque nourriture et de rentrer ensuite pour se mettre au lit. A cinquante pas de sa maison elle aperçut une boutique de marchand de vins portant cette enseigne : "Au rendez-vous des boulangers." Elle en franchit le seuil.

..*

Depuis le jour où Lucien Labroue avait reçu un mot de son ancien ami, Georges lui rendant compte de la démarche faite par lui à l'hôtel de la rue Murillo, et lui annonçant pour le 2 du mois suivant le retour de Paul Harmant, le jeune homme renaissait à l'espérance.

Obéissant à la recommandation de son camarade de collège, il n'avait parlé de ses espoirs à qui que ce fût, sauf à Lucie, et encore ne lui avait-il pas appris le nom de la personne chez laquelle il se croyait certain d'entrer et de se faire une position à la fois solide et brillante. En voyant son fiancé presque joyeux, la jeune fille était devenue plus gaie, et son activité travailleuse semblait augmenter encore.

Au moment où nous rejoignons Lucie dans sa chambrette du quai Bourbon, elle venait de terminer la première partie du travail délicat qui lui avait été confié par madame Augustine.

— J'ai tout juste le temps de déjeuner vite, se dit l'ouvrière, car sans cela je courrais le risque de ne pas déjeuner du tout. Après l'essayage, qui sera long certainement, la personne étant à ce qu'il

paraît difficile à contenter, il faudra que j'aie à l'atelier chercher des fournitures qui me manquent et montrer l'assemblage à la patronne.

Tout en monologuant ainsi, Lucie allumait un petit réchaud placé dans le cabinet contigu à sa chambre, et sur ce réchaud faisait chauffer les restes de son dîner de la veille.

— Ah ! s'écria-t-elle tout à coup, je n'ai pas de pain ! La porteuse ne m'a pas monté le mien. Elle l'aura laissé sans doute chez le concierge. J'irai le chercher tout à l'heure quand j'aurai mon couvert.

Après avoir étendu sur une petite table une serviette bien blanche, Lucie y plaça un couvert, une carafe d'eau, une bouteille à demi pleine de vin, une boîte de sardines entamée, et poursuivit en souriant :

— Si Lucien n'était point sorti pour reporter son travail, j'aurais mis un couvert de plus et je l'aurais invité à déjeuner avec moi.

Cette réflexion faite, elle s'assura que son feu n'allait pas trop vite, et légère comme une gazelle, elle descendit ses cinq étages, ouvrit la porte de la loge et demanda :

— La porteuse vous a remis mon pain de deux livres, n'est-ce pas, madame Dominique ?

— Mais non, mam'selle Lucie.

— Ah ! par exemple !

— Entrez donc ; il fait frisquet. Pas plus le vôtre que le mien. C'est insupportable à cette boulangerie-là ! impossible de compter sur eux rapport à l'exactitude. Ils changent de portuses pour un oui, pour un non.

— Ah ! oui, c'est insupportable ! appuya Lucie, jamais on n'est servi à l'heure ! Et moi qui voulait déjeuner tout de suite ! Il faut que je sorte.

— J'ai été chercher une livre de pain chez le boulanger de la rue de l'Île-Saint-Louis pour en avoir quand rentrera mon homme. En voulez-vous un peu ?

— J'accepte bien volontiers, madame Dominique.

La concierge ouvrit un buffet dans lequel elle prit un morceau de pain qu'elle tendit à Lucie. A ce moment une grande fille blonde, sèche et laide frappait à la porte de la loge. Elle tenait dans ses bras quatre pains de formes différentes.

— Ah ! c'est la porteuse ! dit Lucie, encore une nouvelle figure !

Et elle ouvrit.

— Ah ! bien, s'écria la concierge, ça n'est point malheureux ! On finira par ne plus venir du tout, de votre maison, apporter le pain aux clients. En voilà une baraque ! Il y a longtemps que je devrais me servir autre part !

— Est-ce que c'est ma faute, à moi ! répliqua la porteuse d'un ton maussarde. Je remplace pour aujourd'hui celle qu'on a mise à la porte avant-hier, et je ne connais pas la clientèle.

— Donnez-moi ce pain de deux livres, dit Lucie, et, si c'est vous qui continuez, montez jusqu'à ma chambre. Je paye chaque fois.

— Ce n'est pas moi qui viendrai, mademoiselle. La patronne cherche une porteuse. Moi, j'ai un autre état.

— Alors nous pouvons compter que nous attendrons notre pain ces jours-ci jusqu'à midi passé !

Lucie remonta vivement chez elle, ne mit guère qu'un quart d'heure à déjeuner, prit avec des précautions infinies son paquet qu'elle ne voulait pas froisser, alla chercher une voiture à la station prochaine, et se fit conduire à l'hôtel de la rue Murillo, dont madame Augustine lui avait donné l'adresse.

LXII

Elle se trouvait dans cette disposition de bienveillance universelle, lorsqu'on lui annonça qu'une jeune fille, envoyée par sa couturière, demandait à la voir. C'était une distraction. Mary donna l'ordre de faire monter immédiatement la jeune fille et l'accueillit de l'air le plus gracieux.

— Eh bien, mademoiselle Lucie, lui demanda-t-elle, avez-vous fait des merveilles ?

— J'ai fait de mon mieux, mademoiselle. J'espère avoir bien compris les intentions de madame Augustine.

— Vous apportez la robe très avancée ?

— Assemblée seulement. Je viens pour l'essayage.

— Je sais. Mais avez-vous indiqué la manière dont le corsage et la jupe seront garnis ?

— Oui, mademoiselle. Vous allez voir.

Lucie dénoua les quatre coins de son enveloppe et étala la robe sur un canapé.

— Mais c'est fort joli déjà ! s'écria Mary. La manière dont les garnitures sont posées est très originale.

— C'est moi qui ai trouvé cela, dit l'ouvrière avec un amour-propre naïf.

— Eh bien ! je vous en fais mes compliments. Vous avez infiniment de goût.

La fille de Paul Harmant était redevenue gaie. La pâleur de son visage avait subitement disparu, quoique d'instant en instant une petite toux sèche soulevât sa poitrine sans qu'elle parût s'en apercevoir.

— Pauvre jeune fille, pensa Lucie en l'écoutant. Elle est bien malade.

Et l'enfant pauvre, de tout son cœur, plaignait la millionnaire. Mary reprit :

— Nous allons essayer, n'est-ce pas ?

— Quand il vous plaira, mademoiselle.

— Dois-je appeler une fille de chambre ?

— C'est inutile, je la remplacerai.

— Eh bien ! j'aime mieux cela.

Lucie se mit en devoir de procéder à l'opération de l'essayage, opération dont toutes nos lectrices connaissent l'importance. Mary, que le visage souriant et la physionomie sympathique de l'ouvrière rendaient causeuse, demanda :

— Il y a longtemps que nous travaillons pour madame Augustine ?

— Quinze mois bientôt, mademoiselle.

— Elle paraît vous aimer beaucoup.

— Elle me témoigne, en effet, beaucoup d'affection.

— J'ai compris qu'elle souhaiterait fort vous avoir à demeure dans sa maison.

— Je sais qu'elle le désire, mais je préfère travailler chez moi.

— Vous vivez avec vos parents, sans doute ?

— Je n'ai pas de parents, répondit Lucie d'un ton triste.

— Vous êtes orpheline ?

— Je n'en sais rien. A l'âge de un an j'ai été déposée à l'hospice des Enfants-Trouvés.

— A l'hospice des Enfants-Trouvés ! répéta Mary.

— Oui, mademoiselle.

— Ainsi, votre père, votre mère, vous ont abandonnée ! Mais c'est horrible, cela !

— Oui, c'est cruel ! fit Lucie, car il me semble que j'aurais tendrement aimé ma mère. Mais il ne m'est jamais venu à la pensée de la blâmer, cette mère inconnue ; dès l'âge de raison, je me suis dit que sans doute elle n'était point coupable, et que la misère, la faim, l'avaient contrainte à faire ce qu'elle a fait.

— Vous avez raison de penser ainsi, répliqua Mary, et cependant, moi, si j'avais un enfant, j'aimerais mieux mourir de faim que de me séparer de lui. Mais si votre mère semble excusable, votre père, lui, ne l'est pas.

— Mon père est peut-être mort.

— C'est vrai.

— Puis, ajouta Lucie, ils sont nombreux, malheureusement, les hommes qui trompent de pauvres femmes et qui les abandonnent.

— C'est encore vrai, murmura la fille de Paul Harmant, puis elle ajouta : Ne vous a-t-on point dit à l'hospice de quelle façon vous aviez été déposée ? si quelque signe, quelque indice permettrait de vous reconnaître un jour, et pourraient vous aider à retrouver votre famille ?

— J'ai demandé cela, mademoiselle, lorsque j'ai eu l'âge de comprendre la position qui m'était faite par mon abandon.

— Que vous a-t-on répondu ?

— Qu'on avait, en effet, déposé en même temps que moi une chose de nature à me faire reconnaître.

— Quelle était cette chose ?

— Les règlements de l'hospice défendaient de me la faire connaître.

— Mais c'est impossible ! c'est insensé !

— J'ai dit cela, mademoiselle, et je ne m'en suis pas moins heurtée contre une invincible discrétion. On craint, paraît-il, que les enfants abandonnés, jetés sur une voie fautive par des indices trompeurs

ou mal compris, ne portent le désordre dans des familles honorables. D'ailleurs, la recherche de la paternité est interdite.

—Mais, à quoi sert alors de déposer, en même temps qu'un enfant, un signe de reconnaissance ?

—Cela permet aux parents de venir réclamer un jour l'enfant abandonné, si les remords les y pousse. ou si un changement de position les met à même de le faire. Le jour et l'heure de l'enfant sont constatés sur un registre de l'hospice. En même temps, on décrit les vêtements du petit être abandonné, les marques du linge, si elles existent, et les objets d'une nature quelconque attachés aux langes et pouvant, dans l'avenir, rendre possible une reconnaissance. L'enfant est inscrit sous un numéro (je portais, moi, le numéro 9), à ce numéro on joint un nom. On crée de cette façon aux enfants trouvés un état civil dont ils se servent dans la vie.

—Tout cela est étrange et donne le frisson ! murmura la fille du millionnaire ; ainsi, vous avez été déposée à la porte d'un hospice ?

—Il y a vingt-et-un ans, oui, mademoiselle. A cet hospice, j'ai été élevée, j'ai appris à travailler, et quand j'ai eu seize ans, on m'a mis en apprentissage chez une couturière, une brave femme qui ne m'a ménagé ni les bonnes leçons, ni les bons conseils. Lorsqu'elle est morte, j'ai pleuré toutes les larmes de mes yeux. J'avais dix-neuf ans alors. Je pouvais aller demander de l'ouvrage à l'hospice, mais tout en y faisant connaître le changement survenu dans mon existence, ce qui est obligatoire, je préférais rester maîtresse de moi-même. J'avais quelques économies. J'achetai un petit mobilier, je louai une chambre et j'allai chez les grandes couturières offrir mes services. L'une d'elles, qui m'avait agréée et chez qui j'étais depuis plus d'un an, partit pour la Russie où je ne voulus pas la suivre. Madame Augustine me prit alors et m'occupe depuis quinze mois.

—Quel âge avez-vous, Lucie ? Vous me permettez de vous appeler "Lucie" tout court, n'est-ce pas ?

—Oh ! mademoiselle, je crois bien ! Je considère comme un honneur pour moi cette preuve de sympathie, et je vous en suis reconnaissante.

—Alors je renouvelle ma question. Quel âge avez-vous ?

—Vingt-deux ans et demi, mademoiselle.

—Comment, étant une très habile ouvrière, n'avez-vous songé à fonder un établissement ?

—Pour fonder un établissement, mademoiselle, il me faudrait deux choses que je n'ai pas.

—Lesquelles ?

—Une clientèle, d'abord, et ensuite des capitaux pour les frais.

—Il me semble que vous pourriez, ayant dans les mains, un bon état, trouver un mari, sinon riche, du moins possédant quelque argent. Cet argent vous servirait à meubler un appartement, à installer des ateliers, et la clientèle viendrait ensuite.

En entendant prononcer le mot de "mari," l'ouvrière devint très rouge. La fille de Paul Harmant remarqua cette rougeur et dit en souriant :

—Ou je me trompe fort, ou vous songez à vous marier.

—Vous ne vous trompez pas, mademoiselle.

Oui, je songe à me marier.

—Qui vous empêche de le faire ?

—Celui que j'aime et qui m'aime est sans fortune ; il ne possède absolument rien et veut attendre, pour nous marier, qu'un bon emploi lui permette de nous faire vivre. Une fois sa femme je travaillerai bien peu, car il voudra que je m'occupe exclusivement des soins du ménage.

—Agir ainsi sera peut-être un tort. Mais enfin j'ai oui dire qu'un article de loi veut que la femme obéisse au mari. Le jour de votre mariage, ma chère Lucie, je serai heureuse de vous constituer une petite dot, à la condition que votre mari vous permette de travailler pour moi seulement.

—Je lui demanderai, mademoiselle, en lui parlant de vos bontés, et je suis bien sûre qu'il ne me refusera pas.

Tandis que s'échangeaient ces paroles, l'essayage marchait bon train et l'assemblage de la robe de soirée se trouva sans défaut. Lucie enleva le vêtement et le remplaça dans son enveloppe de serge,

après avoir aidé Mary à endosser un chaud peignoir de flanelle bleue.

—Pour quand aurez-vous besoin de votre robe, mademoiselle ? demanda Lucie.

—Pour jeudi prochain. Je dois assister ce jour-là à une soirée dansante chez la femme de l'un des amis de mon père.

—Vous l'aurez jeudi, mademoiselle, je vous demande l'autorisation de venir vous habiller moi-même. De cette façon, si quelque petite retouche paraissait utile, je la ferais séance tenante.

—Je vous remercie et j'accepte de grand cœur, cela me procurera le plaisir de vous voir. Je vais d'ailleurs commander à madame Augustine plusieurs costumes et je lui dirai que je la prie de vous en charger. Je ne veux plus être habillée que par vous.

—Et moi, je serai bien heureuse de travailler pour mademoiselle, répliqua Lucie.

LXIII

La fille du millionnaire reprit :

—Où demeurez-vous, ma chère enfant ?

—Quai Bourbon, No. 9, répondit Lucie.

—Le quai Bourbon, où est-ce ?

—A l'île Saint-Louis.

—Bien, je prends note du numéro. Avez-vous remarqué que c'est le même sous lequel vous avez été inscrite à l'hospice des Enfants-Trouvés ?

—Oui, mademoiselle, un hasard.

—Retournez-vous quelquefois à l'hospice visiter les personnes que vous y connaissez ?

—J'y allais de temps en temps la première année. J'y étais obligée d'ailleurs, étant mineure. Aujourd'hui, j'ai passé l'âge de la majorité. Je n'y connais plus personne, et j'ai cessé d'y retourner.

—Allons, au revoir, Lucie !

—Au revoir, mademoiselle, et merci encore !

La fiancée du Lucien Labroue quitta l'hôtel de la rue Murillo et se fit conduire chez madame Augustine, où elle reçut des compliments pour son travail. Mary, après le départ de l'ouvrière, était retombée dans sa tristesse. Elle vint se blottir devant le feu, au fond d'une chauffeuse, en pensant à Lucie.

—Enfant trouvée ! murmura-t-elle. Sans père, sans mère. Abandonnée par ceux qui pouvaient, qui devaient l'aimer ! Triste existence ! Et cependant elle est heureuse. Elle ne souffre pas comme moi. Elle ne s'ennuie jamais. Sa vie est pleine. Elle travaille. Elle espère en l'avenir et elle aime !

Après un silence, Mary répéta :

—Elle aime ! C'est donc une bien douce chose, l'amour, qui fait, dit-on, oublier tous les chagrins, toutes les souffrances ! Elle aime ! Elle est aimée. Saurai-je jamais, moi qui suis riche, ce que c'est que l'amour ?

Un accès de toux empourpra violemment les pommettes de la jeune fille. Elle porta son mouchoir à ses lèvres. Quand elle le retira, il était taché de rouge. Mary devint très pâle.

—Du sang ! balbutia-t-elle. Pourquoi donc ? Et la poitrine me brûle ! Il me semble que j'ai un charbon ardent entre les épaules.

Deux larmes coulèrent sur les joues de la pauvre enfant. Elle se leva, alla prendre une cuillerée de potion, puis revint s'asseoir auprès du feu.

—Je voudrais aimer aussi, moi ! fit-elle en souriant.

Puis elle s'absorba de nouveau dans sa rêverie mélancolique.

(La suite au prochain numéro.)

UN CONSEIL PAR SEMAINE

Le goître ou gros cou est caractérisé par le gonflement considérable et permanent d'une glande volumineuse, qui se trouve placée en avant du cou. Cette tumeur peut disparaître si le sujet est jeune et bien portant, au moyen du traitement suivant :

1° Tous les jours, frictionner doucement la grosseur avec une pommade à base d'iodure de potassium ; tenir cette grosseur constamment recouverte d'une mince compresse de linge fin graissé avec la même préparation. 2° Prendre également tous les jours un quart de gramme d'iodure de potassium.

On recommande aussi, tout spécialement, le changement d'air.

LES SANS-GÈNE

Vous les connaissez, les sans-gêne ? Ils vivent, ils agissent, comme s'ils étaient seuls sur la terre.

Ils vont de l'avant sans se préoccuper de leurs concitoyens ; ils s'imaginent qu'il n'y a personne autour d'eux, ils ont une nouvelle espèce d'anneau de Cygès à eux, qui rend les autres invisibles, et, forts de leur faiblesse, ils se croient tout permis.

Ce sont des imbéciles quelquefois, des brutes souvent, des égoïstes toujours.

Au rang de ces êtres-là il faut mettre :

Le passant qui marche en tournant la tête pour regarder une dame et qui vient se jeter sur vous :

Le garçon de magasin qui sort, sans faire attention, d'une porte cochère, avec un volet sur l'épaule et qui vous broie la poitrine ;

Le monsieur qui balance sa canne et qui vous l'envoie dans les jambes ;

La blanchisseuse qui, avec son panier au bras, barre le trottoir et vous force à descendre sur la chaussée où une voiture vous écrase ;

L'individu qui sort précipitamment d'une boutique au moment où vous passez et qui vous éborgne ;

L'épicier qui vous casse le nez avec la manne qu'il porte sur la tête ;

Les gens qui passent partout avant leur tour et vous bousculent, quoique vous attendiez depuis plus longtemps qu'eux.

Et ce n'est pas tout ! mais je n'en finis pas s'il me fallait énumérer tous ceux qui s'arrogent tous droits, qui n'ont d'égards pour personne, qui se croient partout chez eux.

Il y en a parmi les autres, parmi les employés qui se montent sur le dos sans vergogne.

On monopolise, on accapare tout.

Tant pis pour celui qui se plaint.

On le hue, celui-là !

Et il faut souffrir toutes ces petites misères de chaque jour.

ADRIEN.

RÉCRÉATIONS DE LA FAMILLE

No. 95.—LOGOGRIPHE

Quand je porte mon chef, cruellement j'impose
L'infortune inhérente au néfaste destin ;
Lorsque je ne l'ai plus, très nettement j'expose
Ce qui doit rendre un fait absolument certain.

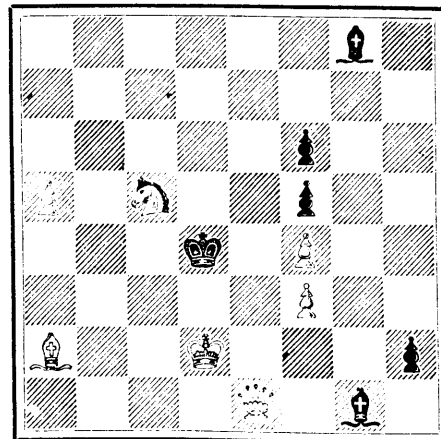
No. 96.—ANAGRAMME DEVINETTE

En XXXXXXXX du côté de la vallée, je découvris un sentier XXXXXXXX parsemé d'odorantes fleurs.

No. 97.—PROBLÈME D'ÉCHECS

Composé par M. G.-F. STUBBS, Saint-Jean (N.-B.)

Noirs—6 pièces



Blancs—7 pièces

Les Blancs jouent et font échec et mat en 2 coups.

SOLUTIONS :

No. 92.—Le mot est : Sang-froid.
No. 93.—Les mots sont : Salive et Valise.
No. 94.—Le mot est : Arbre.

ONT DEVINE :

Problèmes.—Mlle Eugénie Cinq-Mars, Montréal ; Eudore Gouin, Montréal.

CHOSSES ET AUTRES

La plus grande profondeur de la mer est d'à peu près cinq milles.

L'apparence de la récolte est magnifique dans le sud du Manitoba.

La Russie a commandé 2,000 canons Krupp de 11 pouces.

L'Eglise catholique aux Etats-Unis compte un cardinal, quatorze archevêques, et soixante-et-un évêques.

Un moulin à farine de Minneapolis a livré, dans une seule journée, 6,200 quarts de farine.

Le mariage de la princesse Béatrice et du prince Henri de Battenburg a eu lieu hier.

Les Américains consomment plus de citrons que toutes les autres nations du globe réunies.

Les cimetières de Paris ne sont pas consacrés. Toutes les cérémonies du culte se font à l'église.

La reine a offert à M. Gladstone de le créer duc pour le récompenser de ses services, mais ce dernier a refusé.

M. Clapin, professeur au collège de St-Hyacinthe, doit entrer dans l'ordre de St-Sulpice. Il se rendra bientôt chez les Sulpiciens, en France.

Les journaux de Paris annoncent le mariage de Mlle de MacMahon, fille du maréchal, avec M. Delaire, comte de Candacères.

Pendant les tremblements de terre qui viennent d'avoir lieu aux Indes, 2,700 personnes ont été tuées dans un seul district.

A Philadelphie, 85 personnes se sont suicidées l'année dernière. La pendaison a été la méthode favorite et la boisson la cause principale.

Des prospectus viennent d'être lancés sur le marché monétaire anglais pour un emprunt chinois de \$11,000,000, au taux de 6 p. c.

On dit que l'ex-impératrice Charlotte commence à revenir de l'accès de folie causé par la mort de son époux, Maximilien, le dernier empereur du Mexique.

Un comité catholique à Paris a ouvert une souscription à deux sous, pour bâtir un nouveau monument à sainte Geneviève. Ce sera une protestation contre la sécularisation du Panthéon.

L'autorité municipale a fait afficher, à Sarraguemines, le nom des ivrognes notoires de l'endroit, avec défense aux cabaretiers de les recevoir et de leur fournir des liquides. Un joli titre : ivrogne notoire.

L'illusion ouvre les portes du mariage et la déception les referme.

DR. J. LEROUX,
2445, RUE NOTRE-DAME,
MONTREAL

DR. H. E. DESROSIERS,
70, RUE ST-DENIS,
MONTREAL

ON demande des Agents pour le MONDE ILLUSTRÉ dans chaque ville et village du Canada et des Etats-Unis. Une commission libérale sera donnée à tous ceux qui, par leurs efforts, augmenteront la circulation de ce beau journal de famille. Un numéro spécimen sera envoyé gratis sur demande. S'adresser à BERTHIAUME & SABOURIN, 30 Saint-Gabriel, Montréal.

N. GOYETTE,
BOUCHER,
MARCHE D'HOCHELAGA,
Etaux 1 et 3

L'administration du MONDE ILLUSTRÉ est en état de procurer tous les numéros depuis le commencement, à ceux qui désireront conserver la série.

NEWSPAPER ADVERTISING A book of 100 pages. The best book for an advertiser to consult, be he experienced or otherwise. It contains lists of newspapers and estimates of the cost of advertising. The advertiser who wants to spend one dollar, finds in it the information he requires, while for him who will invest one hundred thousand dollars in advertising, a scheme is indicated which will meet his every requirement, or can be made to do so by slight changes easily arrived at by correspondence. 149 editions have been issued. Sent, post-paid, to any address for 10 cents. Write to GEO. P. ROWELL & CO., NEWSPAPER ADVERTISING BUREAU, (10 Spruce St. Printing House Sq.), New York.

NE LISEZ PAS CECI

Plus de nouvelles de l'état sanitaire à Montréal. On dit que le bureau de santé est un cabinet noir où l'argent du public s'engouffre comme dans un abîme sans fond. La picotte noire, la peste, le choléra, les fièvres jaunes, etc., sont à nos portes sans que nous le sachions. Une assemblée de plus de 3,000 citoyens distingués, au nombre desquels figuraient Son Honneur le Maire, les échevins et plusieurs médecins célèbres, à ce lieu ces jours derniers. Après une discussion animée, il fut résolu unanimement d'établir un nouveau bureau de santé, pour sauver la population des maladies contagieuses, au No. 217, rue Sainte-Elizabeth, dépôt de l'EAU MINÉRALE DE ST-LEON, où l'on pourra se procurer tous les renseignements désirables sur l'état hygiénique de Montréal. Téléphone No. 810 A. Cette eau est reconnue par tous les médecins comme un remède efficace contre le choléra, rhumatismes, consommation, maladie du foie, gravelle, goutte, etc. On prend cette eau à jeun pour la constipation, et après les repas pour la dyspepsie. On la reçoit fraîche tous les jours; elle ne coûte qu'une bagatelle et est livrée dans toutes les parties de la ville sans charge extra.

E. MASSICOTTE & FRÈRE,
Seuls agents pour Montréal.

2646

C'EST L'EAU MINÉRALE DE SAINT-LEON,

PRIMES MENSUELLES

DU

MONDE ILLUSTRÉ

1re Prime	-	-	\$50
2me "	-	-	25
3me "	-	-	15
4me "	-	-	10
5me "	-	-	5
6me "	-	-	4
7me "	-	-	3
8me "	-	-	2
86 Primes, a \$1	-	-	86

94 Primes \$200

Le tirage se fait chaque mois, dans une salle publique, par trois personnes choisies par l'assemblée. Aucune prime ne sera payée après les 30 jours qui suivront le tirage de chaque mois.

UN REMÈDE INFALLIBLE POUR TOUTES LES MALADIES,

E. MASSICOTTE & FRÈRE, SEULS AGENTS A MONTREAL.

JOUISSEZ De la Santé et du Bonheur COMMENT? Faites comme d'autres ont fait.

Souffrez-vous de maladies des reins?
"Le "Kidney Wort" m'a ramené, pour ainsi dire, des portes du tombeau, lorsque j'avais été condamné par treize médecins éminents du Détroit."
M. W. Deveraux, Mechanic, Ionia, Mich.

Vos nerfs sont-ils affaiblis?
"Le "Kidney Wort" m'a guéri la faiblesse des nerfs, etc., lorsque l'on désespérait de mes jours."
Mds M. M. B. Goodwin, Ed. Christian Monitor, Cleveland, O.

Souffrez-vous de la maladie de Bright?
"Le "Kidney Wort" m'a guéri lorsque mon urine avait la consistance de la craie, puis ressemblait à du sang."
Frank Wilson, Peabody, Mass.

Souffrant de la diabète?
"Le "Kidney Wort" est le remède le plus efficace que j'aie prescrit. Il procure un soulagement presque immédiat."
Dr Phillip C. Ballou, Moncton, Vt.

Souffrez-vous de maladies du foie?
"Le "Kidney Wort" m'a guéri d'une maladie chronique du foie lorsque je demandais à mourir."
Henry Ward, ex-colonel 69 Gardes Nationale, N.Y.

Souffrez-vous de douleurs dans le dos?
"Le "Kidney Wort" (1 bouteille) m'a guéri lorsque j'étais si souffrant que je ne pouvais me lever, mais que je me roulais hors de mon lit."
C. M. Tallmage, Milwaukee, Wis.

Souffrez-vous de maladies des reins?
"Le "Kidney Wort" m'a guéri de maladies du foie et des reins après que j'eus suivi inutilement, pendant des années, le traitement des médecins. Ce remède vaut \$10 la boîte."
Saul Hodges, Williamstown, West Va.

Souffrez-vous de la constipation?
"Le "Kidney Wort" facilite les évacuations et m'a guéri après que j'eus fait l'essai d'autres remèdes pendant seize ans."
Nelson Fairchild, St-Albans, Vt.

Souffrez-vous de la malaria?
"Le "Kidney Wort" est supérieur à tous les autres remèdes dont j'aie jamais fait usage dans ma pratique."
Dr R. K. Clark, South Hero, Vt.

Etes-vous bilieux?
"Le "Kidney Wort" m'a fait plus de bien que tous les autres remèdes dont j'aie jamais fait usage."
Mds J. T. Galloway, Elk Flat, Oregon.

Souffrez-vous des hémorrhoides?
"Le "Kidney Wort" m'a guéri radicalement des hémorrhoides qui coulaient. Le Dr W. C. Kline m'avait recommandé ce remède."
G. H. Horst, Caissier M. Bank, Myertown, Pa.

Etes-vous torturé par le rhumatisme?
"Le "Kidney Wort" m'a guéri lorsque les médecins m'avaient condamné et après que j'eus souffert pendant trente ans."
Elbridge Malcolm, West Bath, Maine.

Aux femmes qui sont malades?
"Le "Kidney Wort" m'a guérie d'une maladie dont je souffrais depuis plusieurs années. Plusieurs de mes amies qui en ont fait usage en disent le plus grand bien."
Mds H. Lamoreaux, Ile La Mothe, Vt.

Si vous voulez chasser la maladie et jouir d'une bonne santé

Faites usage du
KIDNEY-WORT
Le Purificateur du Sang.

La Cie de Lithographie et d'Imprimerie
GEBHARDT-BERTHIAUME,
No 30, Rue St-Gabriel, Montréal

Impressions de toutes sortes en lithographie et en typographie exécutées avec soin sous le plus court délai.

Pancartes, Cartes d'affaires, Programmes, Lettres Funéraires, Circulaires, Affiches, etc. Factums imprimés promptement et à bas prix.

TOUJOURS EN MAINS:
Blancs pour avocats, notaires et pour les municipalités. Etiquettes pour épiciers, droguistes, etc.

LE MONDE ILLUSTRÉ est publié par Berthiaume & Sabourin, éditeurs-propriétaires. Bureau: rue St-Gabriel, No. 30, Montréal.

"JOHNSTON'S FLUID BEEF."

MATHIEU & GAGNON
MARCHANDISES DE NOUVEAUTÉS
En gros et en détail,
105, RUE NOTRE-DAME, MONTREAL.
Spécialité: Sole, Satin, Velours, Etoffes & Robes, Cachemires, Crêpes, Tweeds de toutes sortes.

FLAVIEN J. GRANGER,
PAPETIER.
13, COTE ST-LAMBERT, Montréal.
Fournitures de bureau, Livres blancs, Impressions, Reliures, Papiers d'emballage. Importation sur commande, de livres publiés en Europe. Articles de Paris.